Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 23 (1955)
Heft: 9: Die Schweiz = La Suisse = Switzerland

Artikel: Impressions d'automne
Autor: L.B.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570545

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Impressions d'automne

par L. B.

J'avais décidé de passer des vacances tranquilles, aussi loin que possible du tumulte des stations d'étrangers. Dans un village reculé d'une vallée du Tessin, je découvris ce que je cherchais: une vieille maison de maîtres, un peu délabrée, entourée d'un grand parc sauvage.

Il n'y avait que peu de pensionnaires: quelques couples qui séjournaient dans la paix de leur vie conjugale et n'échangeaient guère qu'à l'heure des repas quelques mots avec les hôtes d'une table voisine. Je préférais qu'il en soit ainsi, car j'étais venu chercher la paix et le silence dans l'espoir de me libérer de souvenirs qui m'avaient accablé pendant tant de mois.

Le ciel était éternellement bleu et j'aimais, chaque matin, monter au-dessus de la vallée, emportant avec moi mon bloc à dessin, mes pinceaux et un bouquin. J'avais cependant rarement envie de travailler; je préférais marcher, découvrant sans cesse quelque chose d'autre à admirer. A mesure que je m'élevais, l'horizon se dégageait et je sentais mon coeur s'alléger. Le soir qui succédait à chacune de ces journées radieuses me ramenait à la vallée; je redescendais dans la pénombre des forêts de châtaigniers pour rejoindre les êtres humains. Je retrouvais mes couples heureux qui mangeaient gaiement tandis que, seul à ma table, je me réjouissans que le repas fut achevé. Que restait-il de la splendeur de cette journée alors que la nuit voilait l'éclat de la nature et me plongeait, solitaire, dans toute la tristesse de son silence, privé de la compagnie que je redoutais mais dont j'avais cependant un si grand besoin. Alors, tandis que les autres regagnaient leurs chambres heureux, de leur présence réciproque, j'errais dans le parc lourd de solitude et d'amertume. De retour dans ma chambre, je me demandais si je ne ferais pas mieux de rentrer chez moi et y reprendre ma tâche, mais à la nuit succédait un nouveau matin dont la splendeur me consolait.

Un jour, je restai endormi. Comme je n'avais plus assez de temps pour faire une longue course, je descendis en flânant jusqu'au bas du village, admirant en passant les rustiques demeures si pittoresques. Finalement, je sortis mon bloc de ma poche. Pendant que j'étais appliqué à étendre les couleurs sur mon carton, un jeune Tessniois apparut sous le porche de la maison que j'étais en train de peindre. Il s'arrêta un instant, puis, tout en s'excusant, s'écarta pour ne pas me masquer la vue. C'était un jeune homme aux beaux yeux sombres, à la bouche rieuse, un être dont le regard m'enveloppa comme une caresse. Il me salua, fit quelques pas dans ma direction, puis obliqua brusquement pour disparaître dans l'obscurité d'une ruelle. Je restai longtemps encore devant ma feuille de papier, mais, finalement, il me fallut rentrer.

Le lendemain, vers midi, je travaillais à un petit paysage. Je m'étais assis sur la barrière du vieux pont de bois, à l'ombre des châtaigniers, mon carton sur les genoux. Le pont était situé en contre-bas du village, de sorte que les gens qui rentraient de Lugano devaient le traverser. Je me dépêchais, car la fin de la semaine approchait et, avec elle, le terme

de mes vacances. Quelqu'un vint à passer, mais je ne le regardai pas. J'entendis alors une voix douce et cordiale qui me saluait et qui ne m'était pas inconnue: c'était le jeune Tessinois d'hier.

Cette fois-ci, il s'approcha de moi, regardant tour à tour mon modeste travail et le sujet que je peignais. Tout en hésitant un peu, il se mit à me parler du chemin qui était fatigant, de la chaleur exceptionnelle de cet automne et me demanda si je me plaisais ici. A la réponse que je lui fis dans mon drôle d'italien, il me regarda de ses grands yeux rieurs qui me remerciaient du bien que j'avais prononcé sur son pays. Il me tendit la main et regagna le village. Et, de nouveau, il me sembla que le bonheur avait doucement passé près de moi.

Le samedi, je descendis à Lugano pour y goûter le vin nouveau. Je m'y attardai, car il faisait magnifique, au bord du lac. A la nuit tombante, je pris le car postal pour regagner mon village. Il était animé d'une foule joyeuse qui venait également de déguster le «nouveau». A chaque village, il montait toujours du monde et je dus bientôt céder ma place à une brave vieille qui rentrait chez elle. Nous avions fait déjà la bonne moitié du chemin lorsqu'à un nouvel arrêt mon jeune Tessinois monta, accompagné de plusieurs camarades. Tous riaient et plaisantaient: le vin nouveau déployait manifestement ses plus heureux effets! L'auto postale était faiblement éclairée; mon jeune ami se trouvait tout près de moi, mis il ne m'avait pas remrqué. Il me tournait le dos et, sans s'en douter, s'appuyait légèrement sur mon bras par lequel je me tenais à la poignée. Il ne semblait pas se préoccuper autrement des violents soubresauts que la route cahoteuse imprimait au véhicule. Or, la vallée se resserant de plus en plus, au premier virage très aigu, le jeune homme perdit l'équilibre. Ses épaules heurtèrent mon bras et ses cheveux noirs caressèrent mes joues. Alors, timidement, sans qu'il puisse s'en douter, mes lèvres, toutes chargées d'un désir pur, esquissèrent un baiser qui vint expirer dans la masse soyeuse de son abondante chevelure.

Le lendemain, jour de mon départ, le temps était maussade et froid, rendant inhospitalière la vallée d'ordinaire si accueillante. Cela ne m'importait guère, car j'avais hâte de me retrouver chez moi. Le souvenir d'un instant fugitif d'une joie intense inondait mon âme et me donnait un nouveau courage. Par trois fois en peu de temps, le souffle du bonheur m'avait effleuré me rendant l'espérance en la réalisation d'un beau rêve. *(Traduit par Tibert.)*

L'amour entre hommes

Réflexions sur l'Amour homophile, écrites par Heinrich Hössli, Glaris, 1784—1865.

Tout notre comportement à cet égard découle uniquement, comme chacun sait, de la conception: «ce n'est pas suivant la norme». Or, le peuple le plus humain et le plus éclairé qui ait jamais vécu, que nous n'avons devancé en rien si ce n'est par quelques découvertes en mécanique et en physique et par nos machines (dont l'humanité actuelle est la